séder l'image du monde, c'est-à-dire, en dernière analyse, le monde lui-même. C'est une comparaison féconde que d'assimiler l'amphithéâtre aux paradis pleins de fauves que possédaient les princes orientaux. Comme dans les jardins de la Rome impériale et dans les péristyles des grandes *domus*, autour de l'arène, le Romain est le successeur légitime des monarques d'autrefois. C'est parce qu'il représente le peuple-roi que l'Empereur peut légitimement accomplir les gestes d'un Alexandre ou d'un Cyrus. En un sens, le Colisée est, lui aussi, microcosme, comme l'était le parc de la *Domus Aurea* qui l'avait précédé sur les dernières pentes du Caelius.

Signalons, en terminant, deux points de détail. Telle notation relative à l'iconographie de L. Verus (p. 183, 534) vient rejoindre de façon remarquable le récent mémoire de M. J. Carcopino sur la succession dans la dynastie antonine et en reçoit une éclatante confirmation. Regrettons, enfin, que M. Aymard n'ait point pris parti dans la discussion soulevée à propos de la célèbre inscription de Banasa sur les éléphants (ou les lions?) envoyés à Caracalla par les habitants de la ville. Mais ce n'est là qu'une menue querelle ; il faut bien que les synthèses laissent en dehors d'elles une « actualité » philologique qui les déborde de toutes parts. La qualité de l'ouvrage, son intérêt même pour des lecteurs qui ne sont pas occupés exclusivement d'histoire antique, lui promettent des rééditions où viendront prendre place, d'elles-mêmes, les découvertes futures.

Pierre GRIMAL.

Histoire religieuse.

P. GRIMAL, *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine.* Préface de Ch. PICARD : Paris, Presses universitaires, 1951, XXVIII & 576 pages, 2.400 francs.

D'autres, et de mieux qualifiés, rendront compte à loisir de cet ouvrage capital ; le recevant au moment de mettre sous presse ce Bulletin critique, je crois devoir au moins lui consacrer une mention hâtive, sans attendre le prochain volume de cette Revue.

Je voudrais d'abord féliciter, en même temps que l'auteur, et l'éditeur et l'imprimeur. Un livre de consultation courante doit être accueillant et pratique : celui-ci l'est par la qualité de l'impression et du papier, par la disposition adoptée et par la densité extrême de la matière : ces quelque 600 pages constituent sous un faible volume une énorme encyclopédie.

Quant à l'utilité de l'ouvrage, on n'a, pour s'en rendre compte, qu'à considérer les ressources dont nous disposions jusqu'ici. Indépendamment du *Handbook* de H. J. Rose, qui ne contient qu'accessoirement le

matériel romain, et du *Lexikon* de W. H. Roscher, dont la publication s'est étendue sur près de soixante années et qui n'est pas accessible à un large public, nous ne pouvions utiliser que des ouvrages scolaires ou des répertoires qui, comme les Lexiques allemands de Lamer et Hiltbrunner ou le Lexique si précieux de Lavedan, contenaient, outre la religion et la mythologie, toute la matière de ce qu'on appelle les « antiquités ».

Mais religion et mythologie, répertoriées dans les deux domaines grec et latin, voilà encore un vaste champ à défricher et interpréter.

C'est au défrichement que, modestement, prétend se borner M. Grimal ; « ce Dictionnaire, écrit-il, n'a d'autre ambition que d'être un répertoire commode des légendes et des mythes le plus généralement cités ou utilisés dans la littérature antique. Son but principal est de donner... les notions indispensables à la compréhension des auteurs... Les systèmes vieillissent..., seules les données des textes sont immuables. » Ces données, M. Grimal les a recherchées, confrontées, systématisées, si bien que chaque article constitue un historique et une monographie ; si bien aussi que chaque article demeure « lisible », désencombré de toutes les références, qui sont groupées en notes de bas de page. Disposition très pratique, et qui dispense l'auteur d'une Bibliographie préliminaire ; la bibliographie est sous chaque titre et à la place souhaitée par le consultant.

Quelques-uns pourront regretter que l'auteur se soit borné aux données fournies par les textes, en renonçant à l'énorme apport des monuments figurés. L'excuse, valable, est que le volume eût été démesurément grossi, et aussi que l'auteur n'eût pas échappé à la nécessité de l'interprétation, qu'il s'est sagement interdite ; il est peu de représentations religieuses qui ne comportent une large part de conjecture. Ce n'est pas que la tentative ne puisse pas être envisagée, mais elle ferait l'objet d'un autre ouvrage, conçu plutôt comme une illustration, et qu'il faut souhaiter de voir réaliser par un grand spécialiste ; qu'en pense M. Ch. Picard?

Le latiniste ne manquera pas de chercher son bien dans cette encyclopédie, où les deux domaines grec et latin sont inextricablement enchevêtrés. Là aussi la simple considération des données est parlante : d'un côté, une prolifération qui met en œuvre l'affectif, le métaphysique et l'imaginatif, un syncrétisme de l'histoire et de la légende qui fait que, selon la forte parole de M. Ch. Picard, il y a eu en Grèce « un constant va-et-vient entre le ciel et la terre » (p. VIII de la Préface) ; d'autre part, un bloc de survivances obscurcies par le temps, les mélanges et les migrations, auquel viennent s'agréger des inventions étiologiques, étymologiques, des appoints folkloriques et, enfin, la masse énorme des emprunts, italiques, étrusques et surtout helléniques.

Il appartient à d'autres de caractériser la matière proprement dite du fonds romain ; pour nous, philologues ou littérateurs, ce qui fait l'intérêt pratique d'un ouvrage comme celui-ci, c'est de nous fournir l'explication de maintes formes linguistiques ou littéraires. On sait comment les données mythologiques ont fourni au latin un élément constitutif, peut-on dire, de sa poétique, une sorte de vêtement si bien inséparable du poème qu'il s'est imposé même à la tradition des littératures modernes. Que pourrait-on comprendre à Virgile et Horace, pourtant peu « techniciens », si l'on n'est instruit de leur formation mythologique? Que comprendre surtout à Ovide, et à Properce, et à Stace? Pour ne prendre qu'un exemple, peut-on juger équitablement du sens véritable de l'élégie romaine (voir à ce sujet les observations, résumées ci-dessus, p. 47, de M. E. Burck) si l'on ne pense au traité des Ἐρωτικὰ παθήματα que Parthénios de Nicée avait composé pour fournir à son ami Gallus des thèmes élégiaques (cf. l'Introduction de M. Grimal, p. XXII et p. XX, n. 1)?

Le présent ouvrage est de ceux que le latiniste aura sur sa table de travail, prêt à d'incessantes réquisitions.

J. MAROUZEAU.

Acta Fratrum Arvalium quae post annum MDCCCLXXIV reperta sunt edidit Aelius PASOLI (*Studi e Ricerche*, collection publiée par l'Université de Bologne, t. VII) : 1950, 174 pages.

C'est un travail très utile que M. Elio Pasoli a entrepris, sous la direction du professeur Pighi, en rassemblant les fragments des Actes des Frères Arvales découverts depuis le recueil de Henzen (1874). La publication dans le *Corpus*, VI, 1, n'avait eu lieu qu'en 1876, par le même Henzen, qui, en 1902, dans *C. I. L.*, VI, 4, 2, y ajouta, avec Hülsen, des fragments inédits et des corrections à ses précédentes lectures. Mais, depuis, les *Notizie degli Scavi* et le *Bullettino comunale* ont enrichi la collection de textes nouveaux, souvent importants. Il suffira d'indiquer que Henzen, en 1874, ignorait encore le plus ancien fragment (*C. I. L.*, VI, 32338), qui, daté de 21 avant J.-C., est antérieur à la réorganisation du collège par Auguste, et le plus récent (*Not. Sc.*, 1919, p. 106), qui, inscrit en 304, prouve que les Arvales avaient prolongé jusque sous Dioclétien une existence sans doute déchue, mais qui ne s'était pas arrêtée, comme on le croit encore souvent, sous Gordien III. Au surplus, plusieurs de ces procès-verbaux, surtout celui de 240 (*Not. Sc.*, 1914, p. 464 sq.), apportent à notre connaissance du *lustrum missum* et de la fête de mai des précisions notables.

L'ouvrage de M. Pasoli est donc assuré de trouver le meilleur accueil auprès des historiens de la religion et des institutions romaines. Il com-

prend trois parties : la première contient les nouveaux fragments, datés ou non datés, ainsi que les corrections apportées aux fragments anciens depuis 1874 ; la seconde est une mise à jour du Commentaire de Henzen, dont le plan analytique est conservé, mais dans lequel M. Pasoli a inséré, sous la forme d'additifs, les données fournies par les textes de sa première partie ; dans le troisième, enfin, il a eu l'heureuse idée de republier les fragments de Henzen. Un numérotage commun, dans l'ordre chronologique, relie la première et la troisième partie : ainsi l'on trouvera sous le n° 1, dans la première, le fragment nouveau de 21 av. J.-C. ; sous le n° 2, dans la troisième, le fragment ancien de 14 ap. J.-C. ; sous le n° 3, dans la première, le fragment nouveau de 20 ap. J.-C. ; et ainsi de suite.

Le soin avec lequel M. Pasoli s'est acquitté de sa tâche mérite, certes, de vifs éloges : il a personnellement réexaminé tous les fragments et refait l'ingrat travail de mosaïque qu'avait nécessité leur restitution ; les compléments qu'il ajoute au commentaire sont souvent ingénieux ; plus intéressé, semble-t-il, par les transformations politiques que par le développement du rituel, il note, par exemple, à propos du *carmen indictionis*, que le fragment de Tibère mentionne exceptionnellement le peuple romain *avant* l'empereur, et que celui d'Antonin, pour la première fois, énonce le nom du Sénat.

M. Pighi, dans la préface qu'il a composée pour le livre de son élève, déplore que les circonstances n'aient pas permis une publication d'ensemble ou plus complète des Actes. Ces circonstances expliquent sans doute certains défauts de l'ouvrage. Malgré la troisième partie, il ne représente qu'un Supplément au recueil de Henzen, auquel il ne saurait dispenser de recourir. Mais, même dans ces limites, quelques pages de plus en auraient rendu le maniement plus commode : on regrette l'absence d'un véritable tableau de concordances, renvoyant, entre autres, pour les anciens fragments, en même temps qu'aux *Acta* de Henzen, au *Corpus*, VI, 1, où la plupart des historiens ont l'habitude de les chercher ; une bibliographie mentionnant les articles parus depuis 1874 aurait été aussi la bienvenue.

Quelques lacunes, en tout cas, demeurent inexplicables : l'inscription de 176 relative à des sacrifices en l'honneur de Commode (*Bull. Com.*, LV, 1928, p. 275 sq. ; cf. A. Piganiol, *Mélanges Picard*, II, p. 822 sq.), et surtout le fragment capital des *Not. Sc.*, 1899, p. 267, sur deux colonnes, dont la première complète *C. I. L.*, VI, 2109, et, par suite, diminue la valeur des restitutions personnelles de M. Pasoli, et dont la seconde montre le début d'une dizaine de lignes, concernant le *lustrum missum* (interprétation dans Wissowa, *Hermes*, LII, 1917, p. 321). Mais de cet article, *Zum Ritual der Arvalbrüder*, l'un des meilleurs

qu'ait inspiré le procès-verbal de 240 (Pasoli 100), l'auteur ne fait, sauf erreur, nulle part état, ni pour l'approuver ni pour le réfuter. Il y aurait apprécié, en outre, des restitutions de *C. I. L.*, 2114, l. 12 sq. (Pasoli 101), d'après le même fragment, qui font que celles de Henzen, seules reproduites ici, apparaissent tout à fait périmées. Les précieuses *Observations sur le rituel le plus récent des Frères Arvales*, de M. Piganiol (*C. R. A. I.*, 1946, p. 241 sq.), ne sont pas non plus utilisées.

Jacques HEURGON.

Pierre MERLAT, *Répertoire des inscriptions et monuments figurés du culte de Jupiter Dolichenus* : Paris, Geuthner, 1951, 440 pages, 78 figures et 40 planches.

Il y a longtemps que M. Merlat s'intéresse à Jupiter Dolichenus et qu'il a décidé, sur les conseils de MM. Picard et Seyrig, de consacrer ses thèses au dieu syrien. La malchance a voulu que, à la veille de la guerre, des découvertes très importantes, celles de Mauer-an-der-Url en Norique et du *Dolichenum* de l'Aventin, en ramenant l'attention sur ce sujet, aient invité un vétéran des études dolichéniennes, M. A. H. Kan, à reprendre sa dissertation de 1901, *De Jouis Dolicheni cultu*, pour la mettre à jour en tenant compte de toute la moisson épigraphique et archéologique des quarante années précédentes : il en est résulté un beau livre, *Juppiter Dolichenus, Sammlung der Inschriften und Bildwerke, mit einer Einleitung*, qui a paru à Leyde en 1943.

M. Merlat ne s'est pas découragé pour autant, et le jury de la Sorbonne lui a donné raison d'avoir persévéré dans son effort. Il n'a encore pu faire imprimer que sa thèse principale, le *Répertoire des inscriptions et monuments figurés ;* la thèse complémentaire, *Jupiter Dolichenus. Essai d'interprétation et de synthèse*, qui seule lui donnera sa pleine signification, demeure encore, malheureusement, en manuscrit : on regrettera peut-être qu'en attendant l'auteur n'ait pas, en quelques pages d'introduction, esquissé l'image nouvelle qu'il se fait du dieu.

Tel quel, ce volume ne manquera pas de rendre dès maintenant de grands services. Sans vouloir déprécier l'œuvre de son prédécesseur, à qui M. Merlat a tenu, dans sa préface, à rendre un hommage mérité, on ne saurait nier que l'émulation, les conseils de ses maîtres et ses propres dons de savant l'aient heureusement inspiré. Le présent répertoire se distingue, en effet, par le nombre considérable et le classement très étudié des documents, par la richesse suggestive des *indices* et, en général, dans la description des objets, par une extrême précision et par une méthode d'interprétation à la fois large et sûre.

Les données épigraphiques et archéologiques s'accroissent continuel-

lement. Le premier recueil de Kan, en 1901, ne connaissait guère que 156 inscriptions ou monuments figurés ; le second recueil publié par le même auteur en comptait 297 ; celui de M. Merlat élève ce total à 381. En quelques années, il a pu ajouter à la liste une dizaine d'articles nouveaux : entre autres des inscriptions du *Dolichenum* de Brigetio (82, 87, 89, 96), publiées par F. Lang dans les *Dissertationes Pannonicae*, II, 2, 1941 ; un groupe sculpté, trouvé également en Pannonie supérieure (77), où l'on a cru reconnaître, à côté du dieu, Junon Dolichénienne, ce qu'il conteste ; une stèle de Messad en Numidie (381), que lui a signalée M. Gilbert Picard. Il a su, en outre, découvrir dans des publications ou dans des musées des monuments qui avaient échappé à l'attention, par exemple les deux bas-reliefs de Sarmizegetusa (34, 35) et un très beau fragment du Musée d'Athènes (348). Il a réexaminé toute la documentation antérieure et a eu quelquefois la bonne fortune d'en tirer des indications originales (cf. *C. I. L.*, XIII, 7345 *a*, dont la restitution fait apparaître un centurion de la *cohors I Damascenorum ;* 316 et *R. A.*, 1946, p. 76). Toute cette matière a été répartie en quatre sections inégales, selon que l'attribution des monuments est certaine (345 numéros), possible (15 numéros), douteuse (6 numéros) ou fautive (5 numéros). Enfin, par une initiative qui est tout à fait dans l'esprit de son travail, M. Merlat a fait une petite place, en appendice, à des documents qui, « bien que ne se rapportant pas au culte dolichénien », « permettent de comprendre l'atmosphère dans laquelle vivaient ceux parmi lesquels se recrutaient les adorateurs de Jupiter Dolichenus ».

Ce qui, d'autre part, fait de ce Répertoire un très bon instrument de travail, c'est le jeu très complet de ses *indices*. Avant l'index analytique, lui-même fourni, M. Merlat a inséré un index épigraphique et un index monumental du plus vif intérêt, et il suffit de parcourir, par exemple, dans le premier, la rubrique : « épithètes ou expressions caractéristiques attribuées à Dolichenus », « termes révélant l'existence de confréries dolichéniennes », ou dans le second : « particularités de costume », « emblèmes et attributs divers », pour se faire une idée de ce que doit être l' « Essai d'interprétation et de synthèse » que les circonstances refusent encore à la publication. Une carte des sites dolichéniens, une illustration abondante et claire, un tableau des concordances assurent encore plus de commodité pour la consultation de l'ouvrage.

Le commentaire enfin de chaque monument se recommande par son attention aux détails, en particulier en ce qui concerne les attributs du dieu, dont la valeur symbolique est chaque fois exactement pesée. En outre, là où M. Kan, faute de place, s'interdisait de justifier ses exclusives, M. Merlat ne craint pas de s'expliquer longuement.

Il admet, comme d'attribution possible, l'autel d'Halinghem (Pas-de-Calais) avec l'inscription *C. I. L.*, XIII, 3563 : *Augusto sacrum et deo Ioui uicus Dolucensis*, où Vaillant avait cru reconnaître, dans le nom du *uicus*, trace d'un *Dolichenum*. M. Kan le rejetait sans dire pourquoi. Ce n'est pas tant la forme de l'ethnique qui inquiète, au contraire. L'index épigraphique de M. Merlat contient plusieurs *Dolochenus*, *Dolocenus*, *Dolocenius*, qui pourraient en rendre compte. Et, d'autre part le village d'Halinghem est voisin, non de Thérouanne, mais de Boulogne-sur-Mer (15 km), où les influences orientales étaient prévisibles et sont attestées (un *mithraeum*). Mais l'inscription est « en grandes et bonnes lettres », que Hirschfeld croyait du I^er^ siècle, donc antérieures à la diffusion du culte dolichénien ; et, même si l'inscription était plus tardive, on se représente mal que la fondation, au II^e^ ou au III^e^ siècle, d'un *Dolichenum* par des légionnaires de passage ait pu exercer sur la toponymie locale, depuis longtemps fixée, semble-t-il, une influence qu'on ne constate nulle part ailleurs. Quelques sondages sur place éclairciraient peut-être la situation. La Gaule, si pauvre de souvenirs dolichéniens sûrs, possède-t-elle sans le savoir un sanctuaire de Jupiter Dolichenus?

Jacques HEURGON.

Albert FLORÈS, *La conversion de Constantin le Grand* : Mémoire de diplôme de l'École pratique des Hautes-Études (sciences historiques et philologiques), Paris, 1949, 79 pages ronéotypées.

Dans l'Introduction, l'auteur note les divergences qui se font jour, parmi nos sources païennes et chrétiennes comme parmi les historiens modernes, au sujet de la conversion de Constantin. L'on peut reprocher à la bibliographie de contenir l'indication d'ouvrages aujourd'hui périmés, ainsi telle *Vie de Constantin* de 1819, et de n'être pas toujours au courant des livres et articles les plus récents d'un A. Alföldi ou d'un J. Vogt.

La matière est répartie en quatre titres : Constantin et la tétrarchie ; la victoire du pont Milvius et la conversion de Constantin ; la politique nouvelle et la paix constantinienne ; portée de la conversion de Constantin. L'auteur convient en conclusion que Constantin est resté jusqu'à sa mort un demi-chrétien, non baptisé ; sa psychologie, à partir de l'an 313, serait pourtant d'un croyant sincère ; mais il se considère comme « évêque de ceux du dehors », c'est-à-dire chef de la religion romaine selon la constitution de l'Empire. Il juge de son devoir de maintenir un équilibre entre le paganisme d'État et le christianisme, et ne sévit que contre les déviations (magiciens ou hérétiques). Il souhaite pourtant l'unité dans l'Empire par la victoire de l'opinion du plus

grand nombre. Sa tolérance à l'égard du paganisme est pleine de mépris, mais il met aussi en péril l'autonomie ecclésiastique du christianisme. On voit que les conclusions de M. Florès sont de tendance modérée et conservatrice. Signalons que M. H. Grégoire annonce pour un avenir prochain un ouvrage d'ensemble sur les questions constantiniennes.

Pierre COURCELLE.

Philosophie.

Rudolf STANKA, *Die politische Philosophie des Altertums* : Wien-Köln, Sexl, 1951, 462 pages.

Le volume ouvert, l'on s'aperçoit que le contenu ne répond pas exactement au titre alléchant. En réalité, c'est le tome Ier d'une histoire générale de la philosophie politique. La différence importe. Au lieu d'une synthèse, l'auteur, professeur de droit à l'Université de Vienne, présente une succession de chapitres : civilisations antiques, personnalités, conceptions de la vie publique, apports matériels et intellectuels à la genèse de l'État. Une préface renseigne le lecteur, définit la méthode, l'oppose à celle d'ouvrages similaires[1].

Huit divisions : I. Orient (Égypte, Babylone, les Hittites, les Perses et les Juifs) ; II. Grèce (constitutions de Sparte, d'Athènes, des autres cités) ; III. La théorie politique à ses débuts ; IV. Platon ; V. Aristote ; VI. L'époque hellénistique et romaine ; VII. Le christianisme et l'Église primitive ; VIII. Le Bas-Empire.

Le champ est vaste. Quelle moisson donne-t-il? D'abord, faute de mieux, pour les origines, et parce que les domaines s'interpénètrent, une histoire des institutions. Puis une histoire des doctrines : analyse des grands textes de Platon et d'Aristote, étude des courants philosophiques (stoïcisme, néoplatonisme) par leurs représentants. Éléments d'ordinaire épars dans des manuels spéciaux, réunis ici avec discernement et vigueur, mais mêlés à une masse hétérogène qui nuit à la netteté.

Le mieux est de suivre le flux, de passer d'un site à l'autre, d'aller à la découverte sans trop d'*impedimenta*. C'est ce que M. Stanka propose (p. 9). Or, tel voyageur prétendra s'arrêter. Le latiniste choisira l'étape de Cicéron (p. 278-289), de Sénèque accolé à Dion Chrysostome (p. 296-302), ou encore celle de saint Augustin (p. 356-372). Il y trouvera des traits biographiques, des définitions, un aperçu des écrits par recoupements, les idées des uns et des autres sur l'humanité, l'esclavage, le droit naturel, le rôle de l'État et du souverain, etc. Le christianisme

1. En particulier à celle de A. Verdross-Drossberg, *Grundlinien der antiken Rechts und Staatsphilosophie*, Vienne, Springer-Verlag, 1946 ; 2e éd., 1948, excellent ouvrage.